D'Artagnan répondit pour la première fois aux coups de genou de Porthos par un coup de genou pareil.

Cependant, attirés par cet attrait du jeu et par la vue de l'or, si puissante chez tous les hommes, les soldats dont la consigne était de rester dans la chambre du roi, s'étaient peu à peu rapprochés de la porte, et là, en se haussant sur la pointe du pied, ils regardaient par-dessus l'épaule de d'Artagnan et de Porthos.

Ceux de la porte s'étaient rapprochés aussi, secondant de cette façon les désirs des quatre amis, qui aimaient mieux les avoir tous sous la main que d'être obligés de courir à eux aux quatre coins de la chambre.

Les deux sentinelles de la porte avaient toujours l'épée nue; seulement, elles s'appuyaient sur la pointe et regardaient les joueurs.

Athos semblait se calmer à mesure que le moment approchait; ses deux mains blanches et aristocratiques jouaient avec des louis, qu'il tordait et redressait avec autant de facilité que si l'or eût été de l'étain.

Moins maître de lui, Aramis fouillait continuellement sa poitrine.

Impatient de perdre toujours, Porthos jouait du genou à tout rompre.

D'Artagnan se retourna, regardant machinalement en arrière, et vit entre deux soldats Parry debout, et Charles appuyé sur son coude joignant les mains et paraissant adresser à Dieu une fervente prière.

D'Artagnan comprit que le moment était venu, que chacun était à son poste, et qu'on n'attendait plus que le mot : « Enfin! » qui, on se le rappelle, devait servir de signal.

Il lança un coup d'œil préparatoire à Athos et à Aramis, et tous deux reculèrent légèrement leur chaise pour avoir la liberté du mouvement.

Il donna un second coup de genou à Porthos, et celui-ci se leva comme pour se dégourdir les jambes; seulement, en se levant, il s'assura que son épée pouvait sortir facilement du fourreau.

— Sacrebleu! dit d'Artagnan, encore vingt pistoles de perdues! En vérité, capitaine Groslow, vous avez trop de bonheur, cela ne peut durer.

Et il tira vingt autres pistoles de sa poche.

— Un dernier coup, capitaine. Ces vingt pistoles sur un coup, sur un seul, sur le dernier.

— Va pour vingt pistoles, dit Groslow.

Et il retourna deux cartes, comme c'est l'habitude, un roi pour d'Artagnan, un as pour lui.

— Un roi, dit d'Artagnan, c'est de bon augure. Maître Groslow, ajouta-t-il, prenez garde au roi.

Et, malgré sa puissance sur lui-même, il y avait dans la voix de d'Artagnan une vibration étrange qui fit tressaillir son partenaire...

Groslow commença de retourner les cartes les unes après les autres.

S'il retournait un as d'abord, il avait perdu.

Il retourna un roi...

— Enfin! dit d'Artagnan.

A ce mot, Athos et Aramis se levèrent.

Porthos recula d'un pas.

Poignards et épées allaient briller.

Mais soudain la porte s'ouvrit, et Harrison parut sur le seuil, accompagné d'un homme enveloppé d'un manteau.

Derrière cet homme, on voyait briller les mousquets de cinq ou six soldats.

Groslow se leva vivement, honteux d'être surpris au milieu du vin, des cartes et des dés.

Mais Harrison ne fit point attention à lui, et, entrant dans la chambre du roi, suivi de son compagnon:

— Charles Stuart, dit-il, l'ordre arrive de vous conduire à Londres sans s'arrêter ni jour ni nuit. Apprêtez-vous donc à partir à l'instant même.

— Et de quelle part cet ordre est-il donc donné? demanda le roi. De la part du général Olivier Cromwell?

— Oui, dit Harrison, et voici M. Mordaunt qui l'apporte à l'instant même, et qui a charge de le faire exécuter.

— Mordaunt! murmurèrent les quatre amis en échangeant un regard.

D'Artagnan rafla sur la table tout l'argent que lui et Porthos avaient perdu et l'engouffra dans sa vaste poche.

Athos et Aramis se rangèrent derrière lui.

A ce mouvement, Mordaunt se retourna, les reconnut et poussa une exclamation de joie sauvage.

— Je crois que nous sommes pris, dit tout bas d'Artagnan à ses amis.

— Pas encore, dit Porthos.

— Colonel! colonel! s'écria Mordaunt, faites entourer cette chambre, vous êtes trahis. Ces quatre Français se sont sauvés de Newcastle et veulent sans doute enlever le roi. Qu'on les arrête!

— Oh! jeune homme, dit d'Artagnan en tirant son épée, voici un ordre plus facile à dire qu'à exécuter.

Puis, décrivant autour de lui un moulinet terrible.

— En retraite! amis, cria-t-il, en retraite!

En même temps il s'élança vers la porte, renversa deux des soldats qui la gardaient avant qu'ils eussent eu le temps d'armer leurs mousquets.

Athos et Aramis le suivirent.

Porthos fit l'arrière-garde, et, avant que soldats, officiers, colonel, eussent eu le temps de se reconnaître, ils étaient tous quatre dans la rue.

— Feu! cria Mordaunt, feu sur eux!

Deux ou trois coups de mousquets partirent effectivement, mais n'eurent d'autre effet que de montrer les quatre fugitifs tournant sains et saufs l'angle de la rue.

Les chevaux étaient à l'endroit désigné, les valets n'eurent qu'à jeter la bride à leurs maîtres, qui se trouvèrent en selle avec la légèreté de cavaliers consommés.

— En avant! dit d'Artagnan, et de l'éperon, ferme!

Ils coururent ainsi suivant d'Artagnan et reprenant la route qu'ils avaient déjà faite dans la journée, c'est-à-dire se dirigeant vers l'Ecosse.

Le bourg n'avait ni porte ni murailles; ils en sortirent donc sans difficulté...

A cinquante pas de la dernière maison, d'Artagnan s'arrêta.

— Halte! dit-il.

— Comment, halte! s'écria Porthos. Ventre à terre, vous voulez dire.

— Pas du tout, répondit d'Artagnan. Cette fois-ci on va nous poursuivre, laissons-les sortir du bourg et courir après nous sur la route d'Ecosse, et, quand nous les aurons vus passer au galop, suivons la route opposée.

A quelques pas de là passait un ruisseau, un pont était jeté sur le ruisseau.

D'Artagnan conduisit son cheval sous l'arche de ce pont, ses amis le suivirent. Ils n'y étaient pas depuis dix minutes, qu'ils entendirent s'approcher le galop rapide d'une troupe de cavaliers.

Cinq minutes après, cette troupe passait sur leur tête, bien éloignée de penser que ceux qu'elle cherchait n'étaient séparés d'elle que de l'épaisseur de la voûte du pont.

CHAPITRE XXII.

LONDRES.

Lorsque le bruit des chevaux se fut perdu dans le lointain, d'Artagnan regagna le bord de la petite rivière, et se mit à arpenter la plaine en s'orientant autant que possible sur Londres

Ses trois amis le suivirent en silence, jusqu'à ce qu'à l'aide d'un large demi-cercle ils eussent laissé la ville bien loin derrière eux

— Pour cette fois, dit d'Artagnan lorsqu'il se crut enfin assez loin du point de départ pour passer du galop au trot, je crois que bien décidément tout est perdu, et que ce que nous avons de mieux à faire c'est de gagner la France. Que dites-vous de cette proposition, Athos? ne la trouvez-vous point raisonnable?

— Oui, cher ami, répondit Athos; mais vous avez prononcé l'autre jour une parole plus que raisonnable, une parole noble et généreuse; vous avez dit : « Nous mourrons ici! » Je vous rappellerai votre parole.

— Oh! dit Porthos, la mort n'est rien, et ce n'est pas la mort qui doit nous inquiéter, puisque nous ne savons pas ce que c'est; mais c'est l'idée d'une défaite qui me tourmente. A la façon dont les choses tournent, je vois qu'il nous faudra livrer bataille à Londres, aux provinces, à toute l'Angleterre; et, en vérité, nous ne pouvons à la fin manquer d'être battus.

— Nous devons assister à cette grande tragédie jusqu'à la fin, dit Athos; ne quittons l'Angleterre qu'après le dénoûment, quel qu'il soit. Pensez-vous comme moi, Aramis?

— En tout point, mon cher comte; puis, je vous avoue que je ne serais pas fâché de retrouver le Mordaunt; il me semble que nous avons un compte à régler avec lui, et que ce n'est pas notre habitude de quitter les pays sans payer ces sortes de dettes.

— Ah! ceci est autre chose, dit d'Artagnan, et voilà une raison qui me paraît plausible. J'avoue, quant à moi, que, pour retrouver le Mordaunt en question, je resterai, s'il le faut, un an à Londres. Seulement, logeons-nous chez un homme sûr et de façon à n'éveiller aucun soupçon, car à cette heure M. Cromwell doit nous faire chercher, et, autant que j'en ai pu juger, il ne plaisante pas, M. Cromwell. Athos, connaissez-vous dans toute la ville une auberge où l'on trouve des draps blancs, du rosbif raisonnablement cuit, et du vin qui ne soit pas fait avec du houblon ou du genièvre?

— Je crois que j'ai votre affaire, dit Athos. De Winter nous a conduits chez un homme qu'il disait être un ancien Espagnol naturalisé Anglais de par les guinées de ses nouveaux compatriotes. Qu'en dites-vous, Aramis?

— Mais le projet de nous arrêter chez il sinor Perez me paraît des plus raisonnables, je l'adopte donc pour mon

compte. Nous invoquerons le souvenir de ce pauvre de Winter, pour lequel il paraissait avoir une grande vénération; nous lui dirons que nous venons en amateurs pour voir ce qui se passe, nous dépenserons chez lui chacun une guinée par jour, et je crois que, moyennant toutes ces précautions, nous pourrons demeurer assez tranquilles.

— Vous en oubliez une, Aramis, et une précaution assez importante même.

— Laquelle?

— Celle de changer d'habits.

— Bah! dit Porthos, pourquoi faire changer d'habits? nous sommes si bien à notre aise dans ceux-ci.

La voûte du pont. — Page 119.

— Pour ne pas être reconnus, dit d'Artagnan. Nos habits ont une coupe et presque une couleur uniforme qui dénonce son Frenchman à la première vue. Or, je ne tiens pas assez à la coupe de mon pourpoint ou à la couleur de mes chausses pour risquer, par amour pour elles, d'être pendu à Tyburn ou d'aller faire un tour aux Indes. Je vais m'acheter un habit marron. J'ai remarqué que tous ces imbéciles de puritains raffolaient de cette couleur.

— Mais retrouverez-vous votre homme? dit Aramis.

— Oh! certainement; il demeurait Green-Hall street-Bedfort'stavern; d'ailleurs, j'irais dans la Cité les yeux fermés.

— Je voudrais déjà y être, dit d'Artagnan, et mon avis serait d'arriver à Londres avant le jour, dussions-nous crever nos chevaux.

— Allons donc, dit Athos, car, si je ne me trompe pas dans mes calculs, nous ne devons guère en être éloignés que de huit ou dix lieues.

Les amis pressèrent leurs chevaux, et effectivement ils arrivèrent vers les cinq heures du matin.

A la porte par laquelle ils se présentèrent, un poste les arrêta; mais Athos répondit en excellent anglais qu'ils étaient envoyés par le colonel Harrison pour prévenir son collègue, M. Pridge, de l'arrivée prochaine du roi.

Cette réponse amena quelques questions sur la prise du roi, et Athos donna des détails si précis et si positifs, que,

D'Artagnan se découpa lui-même une tête de fantaisie qui ne ressemblait pas mal à une médaille du temps de François Ier ou de Charles IX. — Page 122.

si les gardiens des portes avaient quelques soupçons, ces soupçons s'évanouirent complétement.

Le passage fut donc livré aux quatre amis avec toutes sortes de congratulations puritaines.

Athos avait dit vrai.

Il alla droit à Bedfort's tavern et se fit reconnaître de l'hôte, qui fut si fort enchanté de le voir revenir en nombreuse et belle compagnie, qu'il fit préparer à l'instant même les plus belles chambres.

Quoiqu'il ne fît pas jour encore, nos quatre voyageurs, en arrivant à Londres, avaient trouvé toute la ville en rumeur.

Le bruit que le roi, ramené par le colonel Harrison, s'acheminait vers la capitale s'était répandu dès la veille, et

 Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

beaucoup ne s'étaient point couchés, de peur que le Stuart, comme ils l'appelaient, n'arrivât dans la nuit et qu'ils ne manquassent son entrée.

Le projet de changement d'habits avait été adopté à l'unanimité, on se le rappelle, moins la légère opposition de Porthos.

On s'occupa donc de le mettre à exécution.

L'hôte se fit apporter des vêtements de toutes sortes, comme s'il voulait remonter sa garde-robe.

Athos prit un habit noir qui lui donnait l'air d'un honnête bourgeois.

Aramis, qui ne voulait pas quitter l'épée, choisit un habit vert foncé de coupe militaire.

Porthos fut séduit par un pourpoint rouge et par des chausses vertes.

D'Artagnan, dont la couleur était arrêtée d'avance, n'eut plus qu'à s'occuper de la nuance, et, sous l'habit marron qu'il convoitait, représenta assez exactement un marchand de sucre retiré.

Quant à Grimaud et à Mousqueton, qui ne portaient pas de livrée, ils se trouvèrent tout déguisés.

Grimaud, d'ailleurs, offrait le type calme, sec et roide de l'Anglais circonspect, Mousqueton, celui de l'Anglais ventru, bouffi et flâneur.

— Maintenant, dit d'Artagnan, passons au principal : coupons-nous les cheveux, afin de n'être point insultés par la populace. N'étant plus gentilshommes par l'épée, soyons puritains par la coiffure. C'est, vous le savez, le point important qui sépare le covenantaire du cavalier.

Sur ce point important, d'Artagnan trouva Aramis fort insoumis ; il voulait à toute force garder sa chevelure, qu'il avait fort belle, et donc il prenait le plus grand soin, et il fallut qu'Athos, à qui toutes ces questions étaient indifférentes, lui donnât l'exemple.

Porthos livra sans difficulté son chef à Mousqueton, qui tailla à pleins ciseaux dans l'épaisse et rude chevelure.

D'Artagnan se découpa lui-même une tête de fantaisie qui ne ressemblait pas mal à une médaille du temps de François Ier ou de Charles IX.

— Nous sommes affreux, dit Athos.

— Et il me semble que nous puons le puritain à faire frémir, ajouta Aramis.

— J'ai froid à la tête, s'écria Porthos.

— Et moi je me sens envie de prêcher, continua d'Artagnan.

— Maintenant, reprit Athos, que nous ne nous reconnaissons pas nous-mêmes, et que nous n'avons point, par conséquent, la crainte que les autres nous reconnaissent, allons voir entrer le roi : s'il a marché toute la nuit, il ne doit pas être loin de Londres.

En effet, les quatre amis n'étaient pas mêlés depuis deux heures à la foule, que de grands cris et un grand mouvement annoncèrent que Charles arrivait.

On avait envoyé un carrosse au-devant de lui, et de loin le gigantesque Porthos, qui dépassait de la tête toutes les têtes, annonça qu'il voyait venir le carrosse royal.

D'Artagnan se dressa sur la pointe des pieds, tandis qu'Athos et Aramis écoutaient pour tâcher de se rendre compte eux-mêmes de l'opinion générale.

Le carrosse passa, et d'Artagnan reconnut Harrison à une portière et Mordaunt à l'autre.

Quant au peuple, dont Athos et Aramis étudiaient les impressions, il lançait force imprécations contre Charles...

Athos rentra désespéré.

— Mon cher, lui disait d'Artagnan, vous vous entêtez inutilement, et je vous proteste, moi, que la position est mauvaise. Pour mon compte, je ne m'y attache qu'à cause de vous et par certain intérêt d'artiste en politique à la mousquetaire; je trouve qu'il serait très-plaisant d'arracher leur proie à tous ces hurleurs et de se moquer d'eux... J'y songerai.

Dès le lendemain, en se mettant à sa fenêtre, qui donnait sur les quartiers les plus populeux de la Cité, Athos entendit crier le bill du parlement qui traduisait à la barre l'ex-roi Charles Ier, coupable présumé de trahison et d'abus de pouvoir.

D'Artagnan était près de lui, Aramis consultait une carte, Porthos était absorbé dans les dernières délices d'un succulent déjeuner.

— Le parlement! s'écria Athos, il n'est pas possible que le parlement ait rendu un pareil bill.

— Ecoutez, dit d'Artagnan, je comprends peu l'anglais, mais comme l'anglais n'est que du français mal prononcé, voici ce que j'entends : *Parliaments' bill*, ce qui veut dire bill du parlement, ou Dieu me damne! comme ils disent ici.

En ce moment l'hôte entrait.

Athos lui fit signe de venir.

— Le parlement a rendu ce bill? lui demanda Athos en anglais.

— Oui, milord, le parlement pur.

— Comment, le parlement pur? Il y a donc deux parlements?

— Mon ami, interrompit d'Artagnan, comme je n'entends pas l'anglais, mais que nous entendons tous l'espagnol, faites-nous le plaisir de vous entretenir dans cette langue, qui est la vôtre, et que par conséquent vous devez parler avec plaisir quand vous en retrouvez l'occasion.

— Ah! parfait, dit Aramis.

Quant à Porthos, nous l'avons fait remarquer, toute son attention était concentrée sur un os de côtelette qu'il était occupé à dépouiller de son enveloppe charnue.

— Vous demandiez donc?... dit l'hôte en espagnol.

— Je demandais, reprit Athos dans la même langue, s'il y avait deux parlements, un pur et un impur.

— Oh! que c'est bizarre! dit Porthos en levant lentement la tête et en regardant ses amis d'un air étonné, je comprends donc l'anglais maintenant? j'entends ce que vous dites.

— C'est que nous parlons espagnol, cher ami, dit Athos avec son sang-froid ordinaire.

— Ah diable! dit Porthos, j'en suis fâché, cela m'aurait fait une langue de plus.

— Quand je dis le parlement pur, senor, reprit l'hôte, je parle de celui que M. le colonel Pridge a épuré.

— Ah! vraiment, dit d'Artagnan, ces gens-ci sont bien ingénieux; il faudra qu'en revenant en France je donne ce moyen à M. de Mazarin et à M. le coadjuteur. L'un épurera au nom de la cour, l'autre au nom du peuple, de sorte qu'il n'y aura plus de parlement du tout.

— Qu'est-ce que le colonel Pridge? demanda Aramis, et de quelle façon s'y est-il pris pour épurer le parlement?

— Le colonel Pridge, dit l'Espagnol, est un ancien charretier, homme de beaucoup d'esprit, qui avait remarqué une chose en conduisant sa charrette : c'est que, lorsqu'une pierre se trouvait sur sa route, il était plus court d'enlever la pierre que d'essayer de faire passer la roue par-dessus. Or, sur deux cent cinquante et un membres dont se composait le parlement, cent quatre-vingt-onze le gênaient et auraient pu faire verser sa charrette politique; il les a pris comme autrefois il prenait les pierres, et les a jetés hors de la chambre.

— Joli! dit d'Artagnan, qui, homme d'esprit surtout, estimait fort l'esprit partout où il le rencontrait.

— Et tous ces expulsés étaient stuartistes? demanda Athos.

— Sans aucun doute, senor, et vous comprenez qu'ils eussent sauvé le roi.

— Parbleu! dit majestueusement Porthos, ils faisaient majorité.

— Et vous pensez, dit Aramis, qu'il consentira à paraître devant un tel tribunal?

— Il le faudra bien, répondit l'Espagnol; s'il essayait d'un refus, le peuple l'y contraindrait.

— Merci, maître Perez, dit Athos, maintenant je suis suffisamment renseigné.

— Commencez-vous à croire enfin que c'est une cause perdue, Athos, dit d'Artagnan, et qu'avec les Harrison, les Joyce, les Pridge et le Cromwell, nous ne serons jamais à la hauteur?

— Le roi sera délivré au tribunal, dit Athos, le silence même de ses partisans indique un complot.

D'Artagnan haussa les épaules

— Mais, dit Aramis, s'ils osent condamner leur roi, ils le condamneront à l'exil ou à la prison, voilà tout

D'Artagnan siffla son petit air d'incrédulité

— Nous le verrons bien, dit Athos, car nous irons aux séances, je le présume.

— Vous n'aurez pas longtemps à attendre, dit l'hôte, car elles commencent demain

— Ah çà! répondit Athos, la procédure était donc instruite avant que le roi eût été pris?

— Sans doute, dit d'Artagnan, on l'a commencée du jour où il a été achete.

— Vous savez, dit Aramis, que c'est notre ami Mordaunt qui a fait, sinon le marché, du moins les premières ouvertures de cette petite affaire.

— Vous savez, dit d'Artagnan, que, partout où il me tombe sous la main, je le tue, M. Mordaunt.

— Fi donc! dit Athos, un pareil misérable!

— Mais c'est justement parce que c'est un misérable que je le tue, reprit d'Artagnan. Ah! cher ami, je fais assez vos volontés pour que vous soyez indulgent aux miennes; d'ailleurs, cette fois, que cela vous plaise ou non, je déclare que ce Mordaunt ne sera tué que par moi.

— Et par moi, dit Porthos.

— Et par moi, dit Aramis.

— Touchante unanimité, s'écria d'Artagnan, et qui convient bien à de bons bourgeois que nous sommes. Allons faire un tour par la ville; ce Mordaunt lui-même ne nous reconnaîtrait point à quatre pas, avec le brouillard qu'il fait. Allons boire un peu de brouillard.

— Oui, dit Porthos, cela nous changera de la bière.

Et les quatre amis sortirent en effet pour prendre, comme on le dit vulgairement, l'air du pays.